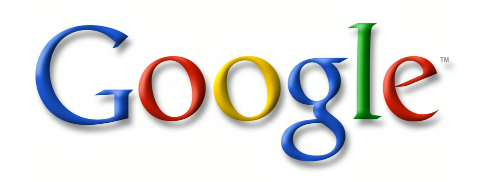





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

EUGÉNIE.

ERRATUM.

Page 78, ligne 2, *au lieu de* sentimens, *lisez* opinions.

EUGÉNIE.

. . . . To shew thee what reward
Awaits the good.

MILTON.

Je veux te montrer le bonheur
réservé à la vertu.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, Palais du
Tribunat, galeries de bois, n.o 240.

AN XI. (1803).

PRÉFACE

CETTE courte narration n'était pas destinée à paraître seule. Il est d'autant plus inutile d'instruire le public des causes qui l'ont dépouillée de son cortège, que le public, qui ne s'en occupera pas, entre pour peu de chose dans les motifs qui ont déterminé à la publier. Cependant, je dois prévenir ceux qui seraient tentés, par son

extrême briéveté, d'en risquer la lecture, qu'elle n'a rien, absolument rien, qui puisse la recommander à la généralité des lecteurs; car elle ne fait ni rire, ni pleurer, ni frémir. Or, on sait assez qu'un récit qui ne produit pas, ou ne se propose pas de produire, un de ces trois effets, ne peut avoir aucune sorte d'intérêt. De plus, la scène ne se passe ni en Russie, ni en Hongrie, ni au quatorzième siècle, mais en France, et de nos jours.

C'est assez faire entendre aussi, je pense, que les personnages ne sont pas des sauvages de l'ancien ni du nouveau monde; ils sont français, et costumés à la française : enfin, ce qui est encore plus extraordinaire, autant du moins qu'il a été possible à l'auteur, ils parlent français.... Je n'ai qu'une seule excuse pour tant et de si justes motifs de défaveur : je pouvais bien supprimer cet écrit, mais non le changer. L'imagination exerce sur les fictions

un empire absolu; mais le vrai est comme il peut, et ne vaut que par ce qu'il est.

C. A. W.

HISTOIRE

D'EUGENIE,

*Racontée par une ex-religieuse du couvent de ***, a Paris.*

Puisque la victoire et la paix semblent aujourd'hui se donner la main pour favoriser les destins de la France, il faut se garder de rappeler les jours de sang qui viennent de s'écouler, et de noircir le présent des sombres images du passé. Il est, je le sais, quelquefois utile de raconter aux hommes les crimes et les fautes de leurs semblables, et

de les attendrir sur les malheurs qui en furent la suite ; mais ce n'est pas lorsque le souvenir en est encore récent, lorsque les haines mutuelles sont plutôt fatiguées qu'anéanties ; quand les mesures de la plus sage politique suffisent à peine pour contenir toutes les passions ; quand tous les bienfaits de la religion ne peuvent parvenir à cicatriser toutes les plaies, à consoler toutes les douleurs ! Si donc le récit que j'ai entrepris de faire, me ramène, malgré moi, à ces tems désastreux, on me pardonnera sans doute de ne pas en présenter de nouveau l'affreux tableau, et de passer légèrement sur des circonstances et sur des évènemens que l'on s'est plu trop souvent à retra-

cer, comme s'ils n'étaient pas universellement connus par les souffrances universelles ; comme si toutes les peintures qu'on en pourrait faire ne devaient pas nécessairement rester au-dessous de la vérité. Le langage des hommes ne se forme que d'après leurs idées et leurs sentimens ; ils seraient bien pervers et bien malheureux, s'il existait parmi eux une langue assez énergique pour exprimer de pareils crimes, pour peindre de semblables infortunes; puisqu'alors, ils auraient pu et les concevoir et les prévoir.

Après les massacres de septembre, lorsque je vis que je serais forcée de quitter le saint asile, où, con-

sacrée depuis des années à l'éducation de la jeunesse, je goûtais cette paix intérieure qu'accompagne l'accomplissement des devoirs que l'on chérit, mon ame brisée par tant et de si fortes secousses eût imploré Dieu de m'attirer vers lui, et de ne pas permettre que je rentrasse dans le monde corrompu et corrupteur, auquel j'avais toujours été étrangère ; mais un motif puissant me faisait désirer de vivre, et de prolonger pendant quelque tems du moins ma triste et malheureuse existence. Toutes les jeunes personnes confiées à mes soins et à ceux de mes compagnes, avaient été renvoyées chez leurs pères et mères; mes compagnes elles-mêmes, aussitôt que le décret qui les expul-

sait, ainsi que moi, eût été rendu, avaient disparu et s'étaient réfugiées chez les amies, chez les parens, qui voulurent les recevoir; j'avais reçu les adieux, les tristes adieux de toutes. Eugénie, l'objet de tous mes soins, de toute ma tendresse, de toutes mes inquiétudes, Eugénie seule, me restait. Elle était fille d'un anglais nommé Simpson; il avait épousé une française, qui mourut lorsqu'Eugénie avait à peine dix ans. A son dernier moment, elle exigea de son époux la promesse de faire élever sa fille dans la religion catholique qu'elle professait, et de ne contrarier en rien les principes qu'elle lui avait inculqués.

M. Simpson, que sa femme avait

rendu très-heureux, et qui vivait dans cette indifférence de toute religion, trop ordinaire à ceux de sa nation, y consentit sans peine. Il vint à Paris pour y mettre sa fille au couvent.

Une jeune dame, nouvellement mariée, à l'éducation de laquelle j'avais présidé, trop reconnaissante sans doute de mes soins, lui fit de moi les plus grands éloges. Il mit sa fille dans le couvent où j'étais, et dit à la supérieure qu'il désirait qu'elle me fût spécialement confiée. Il me la recommanda à moi-même avec le ton et l'accent d'un homme qui, après avoir perdu une compagne chérie, désire trouver dans la fille unique qui lui reste, et sur qui

seule se reporte toute sa tendresse, une partie des consolations que le ciel lui avait enlevées.

Il partit peu de tems après pour les Iles, où se trouvaient toutes ses possessions, et où l'appelaient divers arrangemens nécessaires à l'amélioration de sa fortune. Cependant je lui écrivis à différentes reprises, lorsque le culte outragé, les lois les plus saintes méconnues et anéanties, m'eurent fait considérer la France comme un séjour peu convenable à mon Eugénie. Je ne reçus point de réponse.

Bientôt après la guerre fut déclarée, les communications furent coupées et interrompues. La dame

qui avait parlé de moi à M. Simpson et qui avait coutume de me payer la pension qu'il avait fixée, menacée et proscrite, disparut subitement avec toute sa famille; et Eugénie n'eut plus que moi pour appui. Heureusement, à cette époque, son éducation se trouvait entièrement terminée : mais c'était au moment même où je me proposais de la remettre entre les bras d'un père chéri, parée de toutes les graces de la jeunesse et de la beauté, ornée par tous les talens; qu'incertaine sur l'existence même de ce père, je voyais ses jours et les miens menacés, sans protecteur, sans soutien, et n'ayant pour toutes ressources que mon modique revenu, qui ne pouvait suffire pour nous faire exis-

ter toutes les deux. L'amour seul que je lui portais me donnait des forces, au milieu de tant de malheurs ; et s'il est quelque chose que l'on puisse comparer à la tendresse d'une mère pour un enfant chéri, c'est le sentiment qu'elle a su m'inspirer. Ah Eugénie ! ta reconnaissance envers moi, te rend ingrate envers la nature ; non, ce ne sont pas mes soins qui t'ont fait ce que tu es : cette ame si pure qui anime tes beaux yeux, qui rend tes traits si touchans, qui se manifeste dans chacun de tes mouvemens et leur donne une grace toute céleste ; cette sensibilité si vive, si expansive, source abondante des plus aimables vertus, qui te fait pressentir, comme par instinct,

tout ce qu'il y a de bon, de juste et de vrai ; qui dirige si bien tous les sentimens de ton cœur et tous les jugemens de ton esprit ; ce ne sont pas là des choses, ô ma jeune amie, qu'une institutrice puisse donner !

Les secours que réclamait mon Eugénie, m'empêchèrent, ainsi que je l'ai déjà dit, de tomber dans l'accablement, et il m'était d'autant plus nécessaire de rassembler toutes mes forces, que son jeune cœur paraissait en quelque sorte succomber sous l'atteinte de tant d'émotions réunies, et que sa santé en était altérée.

La modicité de mon revenu

m'avait forcé de renvoyer la femme-de-chambre qui la servait, et je me trouvai forcée de rester auprès d'elle tandis que le soin de notre sûreté commune eût exigé que je sortisse. Lorsque j'eus dit adieu à la dernière de nos sœurs, et que j'eus regagné, au travers de nos longs et solitaires corridors, la chambre où reposait Eugénie; assise près de son lit, où elle goûtait pour le moment un sommeil salutaire, je roulai dans mon esprit divers projets pour sa sûreté et la mienne, sans pouvoir m'arrêter à aucun. Je n'avais pour tous parens qu'un frère dans une province reculée, et sur les sentimens et la conduite duquel j'étais également ignorante; d'ailleurs il était encore jeune et gar-

çon. Toutes les personnes avec lesquelles ma profession m'avait donné quelque rapport, avaient disparu et étaient proscrites. Mes compagnes qui n'avaient trouvé qu'avec peine un asile, n'avaient pu m'en offrir un. Cependant des bruits, de plus en plus alarmans, me forçaient de songer à quitter cette maison, qu'il ne m'était plus permis de regarder comme un asile assuré pour l'innocence; et afin de ne pas me trouver absolument sans un lieu, où en cas de besoin nous pûmes reposer en paix, je donnai ordre au jardinier du couvent de louer en son nom, une chambre dans le quartier.

Enfin arriva le moment fatal que.

je prévoyais depuis si long-tems, et qui cependant ne me fit pas une impression moins forte et moins douloureuse.

Dans cette maison, où il ne restait plus que deux faibles femmes, je vis entrer plus de trente hommes armés de sabres et de fusils, comme s'il se fût agi de la prendre d'assaut. Des sentinelles furent postées à toutes les portes, comme si on avait voulu faire prisonnière une garnison entière. Trois jeunes gens, avec l'uniforme nationale, revêtus d'épaulettes, se rendirent dans ma chambre, avec le jardinier de la maison, qu'ils avaient pris pour leur servir de guide; et l'un d'eux, qui paraissait le plus élevé en grade,

me lut le décret qui abolissait les maisons religieuses, et les convertissait en propriétés nationales, et un arrêté de la commune, qui ordonnait de remettre, entre les mains de celui qui en était porteur, les clefs de la maison que j'occupais. Ce jeune homme, avec plus d'honnêteté, de douceur et d'intérêt, que je ne m'y serais attendu, m'assura cependant que je pouvais rester tout le tems nécessaire pour me procurer une demeure; il me protesta que ses camarades n'approcheraient pas de l'appartement que j'occupais, et ne troubleraient en aucune manière notre tranquillité et notre repos. Je le remerciai de ses offres, et fus d'autant moins tentée de les accepter, que, malgré

ses protestations, j'entendais déjà au travers du bruit produit par le cliquetis des armes, les sons discordans de chansons dissolues, répétées par les voûtes de ce cloître, qui n'avaient jusqu'alors retenti que de l'accord religieux des chants de la piété.

Je priai ce jeune homme de me laisser un instant, et lui dis que je comptais partir dès le soir même. En effet, j'exhortai de mon mieux mon Eugénie encore souffrante, à prendre courage; j'achevai nos paquets, commencés depuis longtems; j'ordonnai au jardinier de les faire porter à la chambre qu'il m'avait louée. Il eut beau me représenter qu'il n'y avait rien de ce qui

était nécessaire pour nous recevoir; je ne sentis pas moins la nécessité de quitter à l'instant cette maison, sans en rien emporter que nos hardes, et je lui enjoignis de suivre mes ordres.

A peine entendit-on ouvrir notre porte, et sut-on que nous devions sortir, que tous ceux qui étaient venus s'emparer de la maison, se rangèrent sur notre passage.

Eugénie, honteuse et tremblante, et pouvant à peine se soutenir, était obligée, pour pouvoir marcher, de s'appuyer sur mon épaule. Son beau visage était penché, et ses yeux qui peignaient la plus profonde affliction, étaient fixés vers la terre;

quant à moi, je ne regardais qu'elle, je ne voyais qu'elle, je ne pensais qu'à elle, je suivais tous ses mouvemens, et priais Dieu en secret de lui aider à soutenir de si rudes épreuves.

Cependant, tel est le respect qu'imprime à tous les cœurs l'innocence malheureuse, qu'il régna le plus profond silence, et que durant notre marche, non-seulement il n'échappa pas à aucun de ceux qui nous regardaient, une seule parole, un seul geste qui pût nous offenser; mais que bien loin de gêner nos pas pour satisfaire une indiscrète curiosité, tous semblaient, comme par un mouvement spontané, sans s'être communiqués, s'écarter de nous comme

par respect, à mesure que nous avancions.

Eugénie ne voyait rien de ce qui l'entourait; mais cette conduite louable ne m'échappa pas. Dans ma triste situation, j'en tirai un favorable augure, et je remerciai Dieu de ne nous avoir pas entièrement abandonnées.

Accompagnées du jardinier qui nous précédait, nous étions prêtes d'arriver à la chambre qu'il nous avait louée, lorsqu'un commissionnaire courant et haletant, vint nous joindre. Il me remit une lettre, et me dit qu'il venait du couvent où je demeurais, et où il avait été étonné de me trouver partie. Cette

lettre était d'une dame nommée Albert, qui m'avait autrefois confié, pendant deux ans, une jeune personne, sa parente. Elle m'offrait obligeamment un asile, en cas que je fusse forcée de quitter le couvent où j'étais.

Une pareille offre ne pouvait venir plus à propos, et ranima un peu mes forces abattues. Depuis long-tems j'avais oublié cette dame, avec laquelle je n'avais eu que des rapports très-peu fréquens. Je n'avais pas entendu parler d'elle depuis le moment où elle était venue retirer sa parente, qu'elle ne venait voir que rarement. Lorsqu'elle se rendit au couvent pour la première fois, elle était accom-

pagnée d'une de ses amies, qui m'était parfaitement connue, et j'avais toujours oublié de m'informer qui elle était; aussi ne fus-je pas peu surprise de voir qu'elle s'était ressouvenue de moi, et de me voir traitée par une inconnue avec tant de bienveillance. J'en remerciai avec ferveur la Providence, qui me donnait une marque aussi évidente de sa sainte protection.

Je me décidai sur-le-champ à profiter de l'offre de cette dame; mais comme le quartier où elle demeurait était extrêmement éloigné de celui où j'étais, et qu'Eugénie, dans l'état d'abattement où elle se trouvait, n'aurait pu que difficilement y ar-

river à pied, je pris une voiture; et en un quart-d'heure nous nous y trouvâmes transportées.

Madame Albert nous reçut avec beaucoup de prévenance. Je lui fis mes excuses d'avoir pris la liberté d'amener avec moi une jeune personne qui se trouvait en France, sans parens et sans autre amie que moi : pour qu'elle fût moins étonnée de l'empressement avec lequel j'avais profité de ses offres, je lui racontai l'embarras où nous nous étions trouvées, au moment de la réception de son billet. Elle me fit les reproches les plus obligeans sur ce que, dans une pareille circonstance, je n'avais pas songé à elle.

Ses soins envers Eugénie furent

si tendres, l'intérêt que parut lui inspirer son état de souffrance, me sembla si vif, que mon cœur se trouvait en quelque sorte débarrassé du poids qui l'oppressait depuis long-tems, et semblait se dilater par les sentimens de reconnaissance, de joie, d'espoir, dont il était animé.

Il fut décidé qu'Eugénie, qui n'avait rien pris de la journée que quelques boissons, souperait légèrement; et madame Albert ordonna devant nous qu'on avançât l'heure du souper. Je m'y opposai d'abord; mais elle insista : « Je souperai volontiers, dit-elle, de meilleure « heure aujourd'hui, je n'attends « personne; il y a ce soir une as-

« semblée extraordinaire à la sec-
« tion, et mon fils ne rentrera peut-
« être que bien avant dans la nuit. »

Jusqu'ici Eugénie n'avait répondu à tous les soins et les attentions de madame Albert, que par des monosyllabes ; mais les regards dont elle les accompagnait, exprimaient sa vive reconnaissance, mieux que n'auraient pu faire les plus éloquens discours. Combien fut différent le coup-d'œil qu'elle lança sur cette dame, après les paroles que je viens de rapporter ! J'aperçus, dans toute sa personne, un léger tressaillement ; elle leva ses longues paupières, avec plus de vivacité que de coutume ; un sentiment de frayeur

se peignit dans ses yeux, en les dirigeant vers madame Albert; elle les détourna ensuite vers moi, avec cette expression d'attendrissement qui implore la pitié; un soupir, à moitié étouffé, s'échappa de son sein; et elle retomba dans cette espèce de stupeur où elle était avant notre entrée dans cette maison.

Quant à moi, mon cœur se serra de nouveau, et je commençai à me repentir d'avoir accepté l'hospitalité d'une personne qui m'était si peu connue.

Nous nous mîmes à table: les soins et les prévenances de madame Albert redoublaient, en quelque

sorte, en raison de la froideur avec laquelle nous les recevions; car ne se doutant en aucune manière des craintes et des sentimens qui nous agitaient, elle attribuait notre espèce d'indifférence à la préoccupation de notre douleur, et à l'amertume de nos regrets. Vers le milieu du souper, nous entendîmes dans l'escalier un bruit semblable à celui de gens armés qui montent avec rapidité.

Eugénie pâlit. Le morceau qu'elle portait à sa bouche resta suspendu au bout de sa fourchette, qu'elle déposa ensuite sur son assiette. Je ne pus moi-même m'empêcher d'éprouver un peu d'agitation, et mes yeux se tournèrent malgré

moi vers la porte, avec une sorte d'inquiétude et de frayeur. Madame Albert qui s'en aperçut, se hâta de nous rassurer. « C'est mon « fils, dit-elle, qui revient de « la section avec un de ses ca- « marades. » Tous deux entrèrent en effet, revêtus de l'uniforme de gardes nationales. Ils nous saluèrent avec rapidité. L'un d'eux déposa dans un coin le fusil qu'il portait; l'autre détacha un sabre énorme qu'il traînait avec bruit à ses côtés. Ils se mirent à table, faisant rapporter les plats devant eux et mangeant sans prendre garde à ce qui les entourait, avec la rapidité d'hommes qui n'accordent qu'avec peine quelques instans au besoin de satisfaire leur appétit,

et qui désireraient avoir fini avant même d'avoir commencé. Il nous fut facile de distinguer que le fils de madame Albert était celui dont l'uniforme était revêtu d'épaulettes, et qui était entré avec le grand sabre. C'était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, d'une taille avantageuse et bien proportionnée, dont les traits étaient nobles et expressifs ; mais ils paraissaient tellement enflammés, qu'ils avaient alors quelque chose de dur et de repoussant ; et l'on eût infiniment préféré la figure, moins belle, mais plus calme et plus douce, de celui qui l'accompagnait. L'habit qu'ils portaient tous deux, et qui depuis long-tems n'avait été pour moi et mon Eugénie qu'un signal de mal-

heur et d'oppression, nous les rendait également suspects ; et depuis leur arrivée, nous n'eûmes plus le courage de rien prendre. Heureusement que madame Albert, entièrement occupée de son fils qu'elle savait n'avoir pas de tems à perdre, nous pressait moins, et ne s'apercevait pas de ce qui se passait de notre côté. Il n'y avait pas cinq minutes que ces jeunes gens étaient arrivés, lorsqu'on frappa de nouveau à la porte, et qu'on vit entrer un fusilier tout couvert de sueur, qui remit au jeune Albert un grand paquet scellé d'un large cachet. L'enveloppe déployée à l'instant et jetée sur la table, nous fit voir ces mots : *Au président de l'assemblée de la section de...*, et en timbre :

Commune de Paris. Je me tournai vers Eugénie en silence, et je trouvai dans ses yeux une telle expression d'inquiétude, de douleur, que je n'eus pas le courage de la regarder long-tems. Mon cœur se serrait de plus en plus; mon ame était violemment oppressée, et je regrettai de n'être plus sur le chemin de la chambre que j'avais louée, et où j'eusse pu du moins, seule avec Eugénie, pleurer tranquillement sur notre malheur commun. Tandis que le fusilier avalait avec joie un grand verre de vin qu'on lui avait versé, le jeune homme, en lisant les dépêches qui lui étaient adressées, fronçait les sourcils et paraissait, en quelque sorte, animé par la colère et un desir de vengeance.

Sa mère lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau. « Non, reprit-il « avec vivacité ; mais les jacobins « et les aristocrates s'agitent, et la « cause de la liberté ne triomphera « que lorsqu'on aura exterminé « jusqu'au dernier. » A ces mots, je vis Eugénie, saisie de la plus violente agitation, pâlir et rougir presqu'au même moment, et tout-à-coup se lever subitement. Heureusement que, maîtresse de moi-même, et rassemblant pour elle toutes les forces de mon ame, j'épiai son mouvement, et que je la soutins comme si elle se trouvait mal. Je dis sur-le-champ à madame Albert qu'elle était sujette à ces accidens après ses repas. Le jeune homme détourna un instant les

yeux de dessus son papier pour les diriger sur Eugénie, pour la première fois depuis son arrivée. Il se retourna ensuite avec vivacité vers la domestique qui était derrière sa chaise, et lui arracha avec impatience l'assiette qu'elle tenait à sa main, en lui disant : « Etes-vous « donc aveugle ; » nous désignant du doigt comme pour lui ordonner d'aller nous trouver. Il se remit ensuite à lire. Mais Eugénie m'entraînait avec elle hors de la chambre avec une sorte d'impétuosité, sans prendre garde à madame Albert et à sa domestique qui la suivaient, ou plutôt ayant l'air de les fuir et de se dérober à leur poursuite. Heureusement nous entrâmes dans la chambre qui nous

était destinée. Je priai madame Albert et celle qui l'accompagnait de me laisser seule avec Eugénie, et les assurai qu'elles devaient être tranquilles, parce que je connaissais la cause de son mal. A peine furent-elles sorties de la chambre où nous étions, qu'Eugénie, en pleurant, se précipita dans mes bras, et avec une voix presque frénétique, me dit : « Eloignons-« nous, ma bonne amie ; partons « d'ici, je vous supplie ; ne restons « pas chez ces gens-là. »

Je fus effrayée de son mouvement et de la force avec laquelle elle semblait vouloir m'emmener. Je la priai en grace de se rasseoir : je lui représentai que ce serait manquer essen-

tiellement à madame Albert, qui nous avait offert si obligeamment l'hospitalité, que de la quitter si subitement; que d'ailleurs cela était impossible, puisqu'il était trop tard pour aller retrouver la chambre que j'avais louée. Je lui observai que le jardinier du couvent, qui devait nous y conduire, ainsi que les personnes qui en avaient la clef, étaient couchés depuis long-tems. Dailleurs, ajoutai-je, à cette heure il nous serait difficile de trouver une voiture, et de toute manière nous risquons d'être arrêtées. Eugénie ne répondit que par un déluge de larmes à toutes mes objections, et ne se calma que lorsque je lui eus donné ma promesse que dès le lendemain matin nous quitterions cette

maison. Fatiguée par les inquiétudes, épuisée par les pleurs, Eugénie goûta quelque repos et dormît assez bien. Quant à moi, la situation embarrassante où j'étais m'empêcha de fermer l'œil. Il me fut impossible de trouver dans la foule des pensées qui m'agitaient, une seule qui fût consolante; ni dans la multitude de projets que formait mon esprit, un seul qui fût praticable.]

Madame Albert parut non-seulement étonnée, mais véritablement affligée, lors même qu'avant déjeûner je lui annonçai que des affaires indispensables me forçaient de sortir avec Eugénie, et lorsqu'elle vit que les plus fortes ins-

tances ne pouvaient ébranler notre résolution.

Une voiture nous conduisit de nouveau au couvent que nous avions quitté, où je pris encore le jardinier pour nous conduire à la chambre que nous devions occuper. Je ne pus m'empêcher de faire, en y entrant, à mon conducteur, les plus vifs reproches. C'était une petite chambre au troisième, mal éclairée et mal-propre, dont les murs, sans aucune tenture, étaient noircis par la fumée, et qui ne présentait, pour ameublemens, qu'un lit de sangle usé, avec une simple paillasse, sans couvertures ni matelas; un tabouret en paille; sur la cheminée, un verre et un pôt à l'eau

écorné; auprès de la fenêtre, un morceau de miroir que trois clous fixaient contre la muraille.

Le jardinier me dit qu'il était impossible, dans la situation où se trouvait Paris, de trouver un logement pour quiconque n'avait pas de passe-port ou n'était pas muni de papiers de la Commune; que s'il avait pu nous procurer cette chambre, c'est parce que celui à qui elle appartenait était un cordonnier pauvre, mais honnête qui travaillait pour le couvent; qu'encore la crainte ne l'avait fait résoudre qu'avec peine à nous recevoir. Cette excuse, à laquelle je n'eus rien à répondre, me fit voir que je n'avais pas encore conçu tout ce que

la position où je me trouvais avait de pénible et de périlleux ; et je me félicitai en secret de n'avoir pas pris entièrement congé de madame Albert.

J'envoyai le jardinier chercher chez le traiteur le plus voisin, ce qui était nécessaire pour nos repas. Nous nous asseyâmes, Eugénie et moi, sur le lit de sangle. Nos genoux nous servirent de table et le tabouret de servante. J'employai toute cette journée à convaincre Eugénie qu'il nous était impossible de coucher dans cette chambre, et que malgré notre répugnance il fallait retourner passer la nuit chez madame Albert. Je ne pus la persuader qu'en lui faisant

entrevoir du danger pour ma sûreté, et en lui faisant craindre l'altération de ma santé.

Madame Albert, sans nous faire aucune question, nous reçut de la manière la plus affectueuse ; et lui ayant dit que nous avions soupé, ce ne fut qu'avec la plus grande discrétion qu'elle nous pressa de prendre quelque chose.

Le lendemain et sur-lendemain se passèrent de la même manière. Je ne sais si l'excès du malheur même n'eût été préférable à la situation où je me trouvais ; car enfin, obligée de me soumettre à la nécessité, j'eusse alors puisé quelque soulagement dans la rési-

gnation et la soumission à la volonté de Dieu ; mais j'étais dans une position qui nécessitait de moi des efforts pour en sortir.

Eugénie, dans un trop grand état de faiblesse, ne pouvait m'accompagner dans les démarches qu'il m'était nécessaire de faire ; d'ailleurs la beauté de sa figure me faisait trembler, toutes les fois que dans ces tems de dissolution, de trouble et d'anarchie, il fallait me montrer avec elle quelque part.

Malgré sa répugnance pour la maison de madame Albert, j'eusse désiré qu'elle y restât au moins quelques jours, durant lesquels,

tranquille sur sa sûreté personnelle, je me flattais de pouvoir parvenir à trouver un asile ailleurs. Mais les secousses qu'elle avait éprouvées étaient trop fortes pour lui laisser le libre empire d'elle-même, et lui permettre d'écouter le langage de la raison. Toutes les fois que je parlais de la quitter un instant, le désespoir semblait s'emparer de son ame; et se séparer de moi, était à ses yeux le seul danger véritable, et le dernier degré du malheur.

Cependant, le cordonnier chez lequel nous étions, vint le quatrième jour nous avertir qu'il fallait absolument nous rendre au comité de surveillance de la section, et qu'il

ne pouvait nous garder plus longtems chez lui, si nous ne prenions les mesures nécessaires pour nous mettre en règle. Je pris occasion de cet avertissement pour faire sentir à Eugénie qu'il était de toute nécessité que le lendemain matin nous acceptassions les offres que madame Albert ne cessait de nous renouveler tous les jours; ne fût-ce qu'afin de nous donner le tems de délibérer. Nous payâmes le cordonnier, et nous quittâmes pour toujours sa maison.

Madame Albert fut enchantée, le lendemain matin, d'avoir pu nous retenir à déjeûner, et il est impossible d'exprimer les soins, les attentions touchantes, les paroles

douces et affectueuses qu'elle nous prodigua. Ils furent tels, qu'ils parurent avoir étouffé dans le cœur d'Eugénie la mauvaise impression qu'elle en avait conçue, et que ses regards me dirent que je pouvais consentir, quand madame Albert nous pressa de rester à dîner et de passer la journée sans nous quitter. Heureusement encore que le jeune homme se trouvait pour le moment absent, et avait été à Ruelle avec son bataillon.

Nous fûmes à portée, durant ce jour, de voir que, non-seulement madame Albert avait un cœur sensible et compatissant, mais qu'elle avait aussi une grande et véritable piété. Eugénie semblait se com-

plaire à l'écouter, et ses yeux se reposaient sur elle avec plaisir. Mon cœur se desserra de nouveau, et je repris encore un peu d'espoir et de courage.

Rentrée dans notre chambre, je parlai à Eugénie de madame Albert, et lui fis sentir que notre jugement sur son compte avait été injuste et trop précipité. Elle m'avoua en effet qu'elle consentirait volontiers à rester chez elle, si elle ne craignait pas d'y revoir *cet odieux jeune homme.*

Je saisis cette occasion avec empressement, pour lui faire comprendre combien il serait avantageux, pour tous deux, qu'elle se

contraignît et se fît violence sur cet article ; parce que je pourrais alors avoir suffisamment de liberté pour chercher un asile assuré. Je lui promis qu'il ne se passerait pas huit jours pour que tous les préparatifs nécessaires fussent terminés, et que je parviendrais à la mettre dans un lieu sûr et commode, où nous pourrions attendre que les évènemens nous permissent de sortir de France, et d'aller nous informer de ce qu'était devenu son père. Eugénie n'osa point me refuser ; mais le lendemain, lorsque je me disposai à sortir, ses adieux furent d'autant plus amers, et ses larmes coulèrent avec d'autant plus d'abondance, que le fils de madame Albert était revenu, et paraissait

disposé à ne pas quitter la maison de la journée.

Je sortis, et ne perdis pas un instant : j'allai trouver plusieurs de nos sœurs qui étaient à Paris, e tu ne d'elle sme procura un appartement chez un jardinier de Bercy, dont elle me répondit. J'employai huit jours à le faire arranger et à meubler ce nouveau logis d'une manière convenable ; à le rendre propre à nous recevoir. J'y mis d'autant plus d'activité, que le fils de madame Albert ne quittait presque plus de chez sa mère, et que je pensais que la répugnance d'Eugénie à y rester devait s'en accroître : il est vrai qu'elle ne m'en parlait pas ; mais j'attribuais cela

à sa retenue, et à ses ménagemens pour moi, à la persuasion où elle était que je ne perdais pas un instant, et que sa résignation et sa patience devaient être la juste récompense de mon activité.

Tout était préparé : et je devais le lendemain prendre avec Eugénie congé de madame Albert, lorsque cette dernière tomba malade, et se trouva attaquée d'une fluxion de poitrine. Il est impossible de peindre la douleur, les inquiétudes, les angoisses de son fils, aussitôt qu'il se trouva menacé de perdre sa mère. Il oublia tout ; il ne quitta plus la chambre où elle était, que pour suivre le médecin dans celle qui était voisine, et l'interroger

avec toute l'anxiété d'un homme qui désire, mais qui cependant redoute de connaître la vérité.

Sa reconnaissance envers les personnes qui entouraient la malade, et en prenaient soin, se peignait dans ses gestes, dans ses regards; et ils semblaient dire à tout le monde; Conservez la moi: comme s'il eût été au pouvoir d'un être mortel d'adoucir les décrets de l'éternelle providence, et de diriger à son gré les volontés de celui qui, dans sa sagesse infinie, fixe également l'instant de notre naissance et celui de notre mort.

Par une prédilection, assez ordinaire aux malades envers ceux qui

montrent à les servir le plus de promptitude, d'adresse et d'intelligence, madame Albert ne voulait rien prendre que des mains d'Eugénie, ou qui avait été préparé par elle.

L'affection qu'Eugénie avait conçue pour cette dame s'en augmenta, et son zèle et ses soins redoublèrent. Elle ne voulut pas souffrir que personne la soulageât dans ses fonctions de garde, et passa plusieurs nuits de suite.

Le jeune homme, qui ne quittait pas le côté du lit de sa mère, témoin continuel du dévouement d'Eugénie, de son active prévoyance, de son inépuisable sensibilité,

qui lui faisaient endurer avec une sorte de plaisir, les plus rudes fatigues, parut extrêmement touché et attendri : il la pressait fortement pour qu'elle voulût consentir à prendre quelque repos. Mais madame Albert, qui se trouvait alors au période le plus fâcheux de la maladie, trop faible et trop peu à elle pour pouvoir songer à ce qui l'entourait, montrait de l'agitation et de la contrariété, aussitôt que l'on parlait d'éloigner Eugénie ; de manière que, d'une part, la crainte que cette dernière ne succombât, et de l'autre, le danger qu'il redoutait pour sa mère, se peignaient dans tous les traits, dans tous les gestes et les moindres expressions du jeune Albert, avec une vivacité

et une énergie, qui prouvaient également sa tendresse filiale, et sa vive reconnaissance envers Eugénie.

Sa figure, au lieu de cet air dur que nous lui avions trouvé d'abord, était animée et embellie par tout ce que la mélancolie a de plus tendre et de plus touchant. Enfin les jours de crises passèrent heureusement; les symptômes les plus heureux annoncèrent que la maladie tirait à sa fin; et madame Albert eut assez de connaissance de son état, et se trouva assez bien, pour exiger absolument d'Eugénie qu'elle se laissât remplacer la nuit par la domestique.

Un jour (ce fut le premier depuis que sa mère était tombée malade),

le jeune Albert s'absenta ; nous sûmes que c'était pour aller à la section, et qu'il avait reçu une lettre la veille, qui l'avait beaucoup agité.

Durant tout ce jour, Eugénie parut extrêmement sombre et rêveuse. Le soir, elle me demanda quand nous irions prendre possession de notre nouveau logement. Je lui représentai que madame Albert ne se trouvait pas encore assez bien pour que nous pussions la quitter si promptement ; mais que aussitôt qu'elle pourrait se lever, et que nous pourrions prendre congé d'elle, sans lui causer une trop forte émotion, nous le ferions. Eugénie soupira, et se tut.

Nous nous couchâmes : mais je m'aperçus qu'elle était violemment agitée et ne pouvait dormir. J'allais lui demander la cause de son insomnie, lorsque nous entendîmes marcher et parler dans le corridor prochain, qui n'était séparé de notre chambre que par une cloison de bois. Bientôt après, le bruit d'un sabre que l'on traîne à terre et le tintement de son baudrier se firent entendre. Le plus grand silence régnait dans la maison : il était deux heures du matin.

Eugénie et moi nous prêtâmes l'oreille avec toute la curiosité qu'un pareil évènement excitait en nous. Nous entendîmes Albert prononcer distinctement ces mots :

« Vous pouvez actuellement par-
« tir, monsieur ; mettez cet uni-
« forme et ce sabre, prenez ces
« deux pistolets ; passez hardiment
« à la barrière du Roule ; le fac-
« tionnaire que j'y ai placé est un
« jeune homme de mes amis ; dans
« une heure il sera changé, et tous
« mes soins alors seraient inutiles :
« ne perdez donc pas un instant.
« Une fois sorti de Paris, il vous
« sera facile de passer les frontières,
« avec le passeport que je vous ai
« donné. Si vous arrivez sain et
« sauf, faites-moi le dire par notre
« ami commun Stabel, et sur-tout
« ne m'écrivez pas ; je ne veux en
« aucune manière avoir de com-
« munication avec ceux qui sont
« de l'autre côté. Pour prix du ser-

« vice que je vous rends, je ne vous « demande, monsieur, que le se« cret, et de vous ressouvenir que « ma mort serait infailliblement le « résultat d'une indiscrétion de « votre part. » Comme ils hâtèrent ensuite le pas, nous ne pûmes entendre la réponse de celui à qui ces paroles étaient adressées ; mais Eugénie, qui avait éprouvé les plus pénibles agitations, au moment où elle avait entendu la voix d'Albert, poussa un soupir, comme quelqu'un qui se trouve tout-à-coup soulagé d'un mal violent. "

Je m'attendais à quelque réflexion de sa part, mais elle ne m'en fit aucune. Elle dormit ensuite d'un sommeil calme et profond. Le len-

demain, Eugénie n'eut plus cet air triste et sombre que je lui avais remarqué les jours précédens. J'attendais toujours qu'elle me parlât de l'aventure de la nuit; mais je fus fort étonnée de lui voir garder sur cet article un silence absolu. Elle fixait souvent sur moi ses yeux avec attendrissement, mais aussi avec une sorte de confusion.

Le soir, lorsque nous fûmes toutes les deux retirées, je lui dis que madame Albert, se trouvant beaucoup mieux, je commencerais le lendemain à la prévenir que nous serions obligées de la quitter sous quelques jours. Je vis Eugénie détourner de moi ses regards, rougir

et pâlir presqu'au même instant. Je la pris aussitôt dans mes bras, en lui disant : « Mon Eugénie, ma chère « Eugénie ! vous avez quelque se- « cret pénible que vous cachez à « votre amie, à celle qui ne vit, « qui ne respire que pour vous. » Eugénie se retourna vers moi en pleurant, ouvrit la bouche pour parler ; mais le premier mot qu'elle voulut prononcer, expira sur ses lèvres, et elle cacha sur mon sein son visage confus, et baigné de larmes.

Je la priai de se calmer, et sans lui faire aucune instance, je l'aidai à se déshabiller et à se coucher ; j'éteignis ensuite la lumière ; je me mis auprès de son lit ; je l'embras-

sai tendrement ; et lui prenant la main, je lui dis : « Eugénie, « confiez à votre amie, à votre « meilleure amie, le chagrin de vo-« tre ame, la cause de l'inquiétude « et de la tristesse que j'observe « depuis deux jours. Ce jeune Al-« bert, dit-elle (à ce nom, je sentis tous ses membres trembler), « ce jeune Albert qui m'avait d'a-« bord inspiré tant d'aversion....» — « Hé bien! ma fille, actuelle-« ment vous l'aimez....» Eugénie se pencha sur moi et pleura.

« Je n'eus jamais, ma bienfai-« sante amie, reprit-elle, je n'eus « jamais, Dieu m'en est témoin, in-« tention de vous rien déguiser, et « il m'en coûte encore moins de « vous faire à vous cet aveu, qu'il

« ne m'en a coûté de le faire à « moi-même. (Mais, ajouta-t-elle d'un ton ferme et résolu, en me pressant la main, et se relevant sur son lit), « croyez-en votre Eu- « génie : ni la sensibilité d'Albert, « ni sa tendresse envers sa mère, « ni sa pitié courageuse envers un « malheureux proscrit, rien ne peut « contre-balancer la haine que m'ins- « pirent ses opinions et le parti « odieux qu'il a embrassé. Ainsi, « ma bienfaisante amie, n'attendez « pas que madame Albert soit en- « tièrement rétablie, et demain « matin, sans plus tarder, disons « à elle et à son fils, un éternel « adieu. »

Eugénie prononça avec beaucoup

d'émotion ces deux derniers mots, et toute sa fermeté en parut ébranlée; mais reprenant sur elle-même son premier empire, elle me dit avec beaucoup de calme et de force: « Partons, mon amie, partons. » — « Non, mon amie, restons, lui « dis-je : ne jugeons point les hom- « mes, ô ma fille! seulement d'a- « près leurs opinions; souvent les « préjugés de leur éducation, des « sentimens louables, mais mal « dirigés, l'orgueil de vains sys- « têmes, égarent et dépravent leur « raison : ils n'écoutent plus alors « cette conscience qui leur indi- « querait ce qui est juste et injuste, « ce qui est vrai ou faux; et ils « étouffent, comme une faiblesse, « les accens de cette voix céleste

« qui tend à faire évanouir les trom-
« peuses lumières de leur esprit abu-
« sé, que chérit leur orgueil, et qu'a-
« limentent leurs passions. Mais
« il n'est pas impossible de les ra-
« mener dans le sentier de la vertu,
« lorsque la soif de l'or ou l'ambi-
« tion n'a point désséché leur cœur,
« et n'en a pas altéré la bonté. Je
« connais mon Eugénie, et je suis
« sûre que si elle ne peut élever
« jusqu'à elle cet Albert, l'objet
« de son amour, jamais elle ne con-
« sentira, quelle que soit la violence
« de ses sentimens, à descendre
« jusqu'à lui ; jamais elle ne souil-
« lera la pureté de son ame par une
« alliance indigne d'elle ; jamais
« son cœur sensible et bon ne pour-
« rait supporter dans un époux,

« des sentimens qu'il désavoue. Ce « n'est pas sans crainte, ô ma fille ! « que dans ces tems, de plus en « plus désastreux, je me transpor« terai dans une maison de merce« naire où tu n'auras que moi seule « pour appui ; mais néanmoins « je conserverai toujours cette re« traite, afin d'être plus libres et « plus indépendantes, et nous nous « y rendrons aussitôt que tu le ju« geras nécessaire ; ou quand nous « aurons perdu l'espoir de trouver « dans Albert l'homme digne d'être « aimé d'Eugénie. »

Je n'entreprendrai pas de peindre la reconnaissance d'Eugénie, les actions de graces qu'elle rendait à Dieu de m'avoir pour appui et pour

conseil, les caresses qu'elle me prodiguait : dans ces occasions, mon Eugénie mettrait en défaut le pinceau le plus habile et la plume la plus éloquente. Comment, en effet, donner une idée de ce cœur qui communique au vôtre les plus tendres émotions ; qui, trop plein de ses sentimens de tendresse et de gratitude, cherche à les épancher dans le sein de celle qui les a fait naître ? Comment rendre les paroles passionnées, les sons entrecoupés que fait alors entendre cette voix si douce ? Comment représenter l'expression céleste de ces beaux yeux, mouillés par les douces larmes de la reconnaissance ?

Le lecteur prendrait de moi une

idée très-fausse et beaucoup trop favorable, s'il jugeait de mon courage, de ma présence d'esprit, de ma prévoyance, d'après ma conduite envers Eugénie. Dans toutes les occasions importantes, il me semble que son ame a toujours inspiré la mienne, et que, dans les conseils que je lui ai donnés, je n'ai fait que lui répéter ses propres idées, ses propres opinions. Quand je l'ai vue troublée par les passions, ou abattue par la douleur, je n'eus jamais besoin que de lui rappeler qu'Eugénie devait penser et agir ainsi; je n'entrepris jamais de lui prouver que cela était juste et bon, mais que c'était-là les sentimens d'Eugénie. En un mot, ce qu'Eugénie m'avait confié,

je le disais à Eugénie : je n'étais que l'écho de son cœur et la voix de sa conscience. De même s'il était un mortel à qui Dieu eût donné la connaissance du chemin du ciel, et qu'il aperçût dans l'espace un ange prêt à s'égarer sur cette terre malheureuse, ne lui dirait-il pas : *Esprit céleste, voilà ta route !*

Il est tems actuellement, je pense, de donner de plus amples détails sur l'*odieux jeune homme*, auquel le lecteur, je suis sûre, a la bonté de s'intéresser, depuis qu'il est devenu cher à mon Eugénie.

Albert était le fils d'un officier du corps du génie, qui s'était élevé, par ses talens et les services qu'il avait rendus, aux premiers grades de son

corps. La fortune qu'il avait acquise par trente ans de travaux, jointe à celle de son épouse, suffisait pour faire exister honorablement son fils unique; mais il lui fit faire des études aussi sévères, que s'il n'avait eu d'autre héritage à lui laisser que son seul mérite. Le jeune Albert profita de l'éducation brillante qui lui avait été donnée, et embrassa l'état de son père. Quoiqu'il fût trop passionné pour la musique, ce goût ne l'empêcha pas d'obtenir dans son état des succès brillans; et lorsque la révolution commença, il se trouvait déja capitaine à l'âge de vingt-deux ans.

Il avait les passions ardentes et vives, et était malheureu-

sement alors à un âge où elles ont le plus de violence et d'activité : son orgueil avait plus d'une fois été blessé par les dédains insensés des jeunes gens de son corps, inférieurs à lui en mérite, mais qui se croyaient, par leur naissance, au-dessus de lui. Il embrassa donc, avec cette chaleur qui lui était naturelle, les opinions, les idées des réformateurs. Les succès qu'il obtint par son esprit et son éloquence dans les différentes assemblées populaires, achevèrent de l'enivrer. Né avec une ame juste et un excellent cœur, il était loin d'approuver les crimes ou les violences des factions qui avaient provoqué la révolution et la dirigeaient ; mais il les excusait, et les attribuait moins

à ceux qui les commettaient, qu'à la résistance de ceux qui s'opposaient à ce qui lui paraissait nécessaire au bien public. Cependant le zèle patriotique d'Albert avait été un peu suspendu par la maladie de sa mère, et l'amour qu'il avait conçu pour Eugénie. Comme il la croyait tout-à-fait orpheline, n'ayant d'autre appui que moi, d'autre fortune que la mienne, il ne crut pas difficile de l'obtenir en mariage, et il se complaisait sur-tout dans l'idée de devenir son unique soutien, et de partager ce qu'il avait avec l'objet de ses affections. L'amitié que sa mère avait conçue pour Eugénie, achevait de lui persuader que rien ne pouvait contrarier ses vœux à cet égard.

Deux jours après l'aveu qu'Eugénie m'avait fait, se trouvant seul avec elle, il lui déclara sa passion, et le dessein qu'il avait de la demander en mariage, s'il était assez heureux pour avoir gagné son affection. Eugénie avait bien su pénétrer la nature des sentimens qu'elle avait inspirés à Albert. Les passions de ce jeune homme sont tellement vives, et se peignent avec tant de promptitude sur sa figure, que l'œil le moins clairvoyant ne saurait s'y méprendre. Cette déclaration qu'il lui faisait ne lui apprenait donc rien de nouveau, et le ton d'assurance, quoique passionné, avec lequel elle fut faite, lui déplut souverainement. Je dois dire encore qu'Albert, sans le savoir, choisis-

sait mal son tems. La veille au soir, il avait prononcé à sa section un discours qui avait obtenu le plus grand succès, et Eugénie ne l'ignorait pas. Elle lui répondit donc très-froidement, « qu'elle le remerciait
« infiniment de ses intentions bien-
« veillantes envers elle, mais qu'elle
« ne pouvait se persuader qu'elle
« eût pu inspirer un sentiment aussi
« doux que celui de l'amour, à un
« homme dont le cœur paraissait
« entièrement possédé par les pas-
« sions ardentes et haineuses de
« l'ambition. » Albert, qui s'était cru certain de l'aveu d'Eugénie, fut d'abord atterré par sa réponse, et par la froideur dont elle l'accompagna. Son orgueil en fut irrité. Il lui répondit avec un sourire amer :

« Je serais bien plus certain de l'a-
« mour d'Eugénie si je trahissais
« mon pays, et si je me dévouais
« aux anglais ou aux émigrés. » Ces mots furent prononcés avec le ton du courroux et du dépit concentrés : ils furent un coup de poignard pour le cœur de la pauvre Eugénie, et provoquèrent aussitôt ses larmes. Pour ne pas les montrer à celui qui les faisait couler, elle mit son mouchoir devant ses yeux, se leva, et disparut. Elle vint ensuite me dire tout en pleurs, qu'il fallait nous préparer à partir sur-le-champ, et nous retirer à Bercy. Je ne demandai point à Eugénie la cause d'une aussi triste résolution, persuadée qu'elle était juste et bien fondée, et je me hâtai de tout disposer pour

l'exécuter à l'instant même. Albert, qui passait avec la plus prompte rapidité d'un sentiment à un autre, oubliant entièrement qu'il avait été provoqué, s'accusait de cruauté et de barbarie d'avoir causé le chagrin d'Eugénie, dont il s'était fort bien aperçu ; et n'osant se présenter devant ses yeux; il me fit prier de venir le joindre un instant. A peine m'eut-il parlé de vouloir bien employer mon intercession auprès d'Eugénie, de pardon à demander, de grace à obtenir, que je l'interrompis, en lui disant : « Vous vous trompez, « monsieur, Eugénie et moi nous « nous rappellerons toujours l'hos- « pitalité que madame votre mère « et vous nous avez accordée ; mais « il ne convient pas que nous abu-

« sions de votre bonté, et depuis « long-tems le logis qui doit nous « recevoir est prêt ; nous partons ce « matin même. » Qui pourrait exprimer la surprise d'Albert, sa pâleur et son effroi, l'agitation violente de tout son corps, à cette nouvelle inattendue. Il voulut parler ; mais bientôt trop faible pour pouvoir se soutenir, il tomba sur un fauteuil, et un déluge de larmes fut la suite de l'angoisse dont son cœur était oppressé. Tout-à-coup cependant, il parut reprendre ses forces, et rejetant l'idée de notre départ comme peu vraisemblable : « Non, ma« dame, s'écria-t-il avec impétuo« sité, vous n'avez ici aucune con« naissance; vous n'exposerez point « Eugénie seule, sans protecteur. »

Je pénétrai son idée, et lui répondis du ton le plus affirmatif: «Eugénie, « monsieur, depuis qu'elle est en « France, n'a pas eu d'autres pro- « tecteurs que Dieu et moi. Ces « deux appuis lui ont suffi jusqu'ici, « et ils lui suffiront encore, je l'es- « père, à l'avenir. » Ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance, et le désespoir parut s'emparer de son ame. Son état me fit pitié; et abandonnant toute formalité et toute dissimulation cruelle: « Monsieur, lui dis-je, je ne vous « déguiserai pas que notre départ « eût dû avoir lieu avant que ma- « dame votre mère ne tombât ma- « lade, et que notre logement ne « fût prêt depuis cette époque; mais « que cependant nous ne devions

« en prendre possession qu'après
« que sa convalescence serait ache-
« vée. C'est mon Eugénie qui a
« désiré partir à l'instant ; ses de-
« sirs sont pour moi des lois, et je
« ne puis prolonger mon séjour,
« qu'autant qu'elle me le deman-
« derait. »

Le jeune Albert alors se précipita dans la chambre d'Eugénie, qui, peu préparée à cette brusque entrée, était assise dans un fauteuil, le visage baigné de larmes. Albert tombant à ses pieds, et avec l'accent de la plus profonde douleur : « Eugénie, je meurs, je meurs si « vous n'avez pitié de moi ! faut-« il embrasser une cause que je « déteste? Ce crime, je l'avoue,

« répugne à mon cœur ; mais il « n'est rien, non il n'est rien, « Eugénie, dont mon amour ne « soit capable ; dites seulement, « dites que vous ne me haïssez « pas : que j'obtienne un re- « gard, un seul regard de « vous. »

Cette expression si brusque, si énergique d'un amour au désespoir, toucha bien plus vivement le cœur sensible, mais un peu orgueilleux de mon Eugénie, que n'avait fait une heure auparavant la demande de sa main. Elle regarda Albert avec des yeux attendris, et lui dit d'un ton calme et doux : « Soyez « tranquille, Albert, jamais an- « glaise n'a conseillé une trahison,

« et ce n'est point par des crimes
« que l'on peut arriver jusqu'au
« cœur d'Eugénie. »

Ce peu de mots, et plus encore le ton affectueux avec lequel ils furent prononcés, calmèrent un peu le fougueux Albert, et appaisèrent la tempête violente que la douleur avait élevée dans son sein. Ses émotions en devinrent moins douloureuses; mais peut-être furent-elles encore plus fortes et plus vives. Non seulement la violence de son amour lui ôtait la faculté de parler, mais il ne semblait respirer qu'avec peine; ses regards parcouraient avec rapidité toute Eugénie. Il était comme accablé par le plaisir qui dominait son être;

et lorsque ses yeux rencontraient ceux de sa bien-aimée, enivré, ébloui de leur doux éclat, et incapable de supporter le torrent de délices qui s'en émanait, il s'inclinait aussitôt sur sa main chérie, qu'il couvrait de ses ardens baisers.

Eugénie, le visage baissé et couvert du rouge de la pudeur, concentrait au-dedans d'elle-même la joie qu'elle ressentait de l'expression muette, mais éloquente, de la passion qu'elle inspirait.

Lorsqu'Albert, après un instant de silence, se fut calmé, il dit : « Ecoutez-moi, ô Eugénie ! écou« tez-moi, comme quelqu'un qui « vous est dévoué, qui est prêt à

« tout sacrifier pour vous : si mes
« sentimens et mes idées vous pa-
« raissent fausses, n'en soyez pas du
« moins offensée. Etrangère à notre
« pays, élevée à l'ombre d'un cloî-
« tre, les préjugés de votre édu-
« cation, ceux de votre naissance
« vous ont peut-être donné une
« bien fausse idée de nos troubles
« politiques. Cependant je ne puis
« croire que vous ayiez pu penser
« qu'Albert ait partagé, ni ap-
« prouvé en aucune manière les vio-
« lences, les cruautés de ceux qui
« prétendent servir, mais qui souil-
« lent la cause de la liberté. Cette
« cause surnagera, malgré la résis-
« tance et la violence des partis ;
« et le bonheur de la France sera
« le prix des généreux efforts de

« ceux qui de bonne-foi se sont dé-
« voués pour elle. Répondez-moi,
« Eugénie, croyez-vous que ces
« étrangers, dont les proclamations
« ne respirent que la vengeance et
« l'oppression, que ces émigrés
« qui se sont joints à eux, soient
« ceux auxquels on doit livrer ma
« patrie, et que c'est entre leurs
« mains ennemies qu'il convient
« de confier à discrétion les des-
« tins de la France. »

A ces paroles, Eugénie rassembla tout ce qu'elle avait de force et de courage; elle se remit le mieux qu'elle put de son émotion; et reprit, à l'égard d'Albert, le ton de réserve et de dignité qu'elle n'avait abandonné qu'un instant.

Il ne lui fut pas difficile de répondre à des questions auxquelles elle était préparée depuis long - tems.

« Je ne me permettrai pas, « monsieur, dit-elle, de juger les « partis qui déchirent votre pays, « ni quel est celui qui combat pour « la bonne cause : Dieu seul le « sait ; car tous les jugemens des « hommes, même ceux qui parais- « sent les mieux fondés, sont in- « certains. Celui qui régit les mon- « des connaît seul et distingue le « juste de l'injuste, le vrai d'avec « le faux. Tout ce que je puis « assurer, d'après l'exemple de « l'histoire de tous les peuples, « celle de ma propre patrie, et ce « qui se passe aujourd'hui sous

« mes yeux ; c'est que lorsqu'une
« fois, dans un pays quelconque,
« l'autorité qui doit gouverner et
« contenir tous les intérêts opposés,
« et les faire concourir, par des
« routes différentes, au bien pu-
« blic, est anéantie ; alors on voit
« se former différentes factions qui
« cherchent à s'écraser mutuelle-
« ment, et s'abandonnent à la rage
« effrénée que leur inspirent le de-
« sir de dominer, la haine, la ven-
« geance, et la peur. Dans ces tems
« malheureux, la vertu, l'huma-
« nité, la raison ne se trouvent
« dans aucunes de ces factions ; et
« trop heureux alors celui que le
« rang qu'il occupait, la situation
« où il se trouve, permettent de n'en
« adopter aucune ; ou qui, lors-

« qu'il a aperçu son erreur, peut « s'en retirer à tems avant de se « voir entraîner, avec tant d'au- « tres, dans les sombres abîmes du « crime, au fond desquels n'habi- « tent que le désespoir et les re- « mords.

« Bien loin de contribuer à aug- « menter les calamités qui résultent « du déchirement de tous les partis; « étrangère à toutes les fureurs, à « toutes les haines, son ame noble « et grande cherche, autant qu'il est « en lui, à en diminuer les affreux « effets, et à prévenir les mal- « heurs qui en sont la suite. Il ne « voit dans les autres hommes que « des hommes égarés; et il ne craint « pas, à chaque instant, de rencon-

« trer dans son semblable celui
« qu'il doit haïr, et dans le sein
« duquel les principes sanguinai-
« res qu'il a adoptés, lui ordonnent
« de plonger un poignard.

« Il abandonne à Dieu seul le
« soin de faire triompher celui des
« partis qu'il lui plaît, ou de les
« punir tous également, en les for-
« çant de se courber sous le joug
« d'une autorité salutaire, qui est
« étrangère à eux tous.

« J'ignore, monsieur, si, comme
« vous le dites, les émigrés ne res-
« pirent que la vengeance. Je sais
« fort bien que les opprimés, quand
« ils sont les plus forts, deviennent
« à leur tour oppresseurs; que la
« haine ne produit que la haine;

« que le sang versé enfante l'af-
« freux desir d'en verser encore ;
« que la férocité fait naître la féro-
« cité ; et qu'il ne résulte de tout
« cela que l'exemple de tous les
« crimes, et le spectacle déchirant
« de tous les malheurs. Mais ce
« dont je suis certaine, c'est que si
« les émigrés pouvaient égaler, ils
« ne pourraient surpasser les hor-
« reurs dont le parti opposé a donné
« des exemples au monde épou-
« vanté.

« Vous me dites, monsieur, que
« tout ceci passera, et que la cause
« de la liberté surnagera. Quel est
« le fondement d'une pareille opi-
« nion ? Est-ce parce que toutes les
« lois divines et humaines sont fou-
« lées aux pieds ; que l'on égorge

« de tous côtés ; qu'une assemblée
« presqu'entièrement composée de
« brigands et d'assassins, la plu-s
« part sans principes, comme san
« propriétés, se dit chargée au nom
« du peuple, de rétablir les princi-
« pes, et de faire respecter les pro-
« priétés ?

« Est-ce de leurs sanglantes
« mains, dites-le moi, que vous
« attendez le prix de vos souhaits,
« de vos ardens desirs, et pour le-
« quel vous sacrifiez votre tems,
« votre repos, votre considération ;
« que vous vous dévouez aux plus
« rudes travaux, au supplice hor-
« rible de haïr et de persécuter sans
« cesse ? Lors même que ces tems
« de liberté arriveraient, qui vous

« force, vous monsieur, de les at-
« tendre, en secondant la fureur
« des factions, en obéissant à des
« chefs aussi vils et aussi méprisa-
« bles !

« La rage insensée de ces misé-
« rables n'a-t-elle pas attiré sur vo-
« tre pays la vengeance des puis-
« sances étrangères, qui redoutent
« la propagation de leurs principes?
« N'ont-ils pas eux-mêmes provo-
« qué cette aggression terrible de
« l'Europe entière, qui se ligue
« pour châtier la France. Préve-
« nez, empêchez les maux qu'ils
« attirent sur elle, et dont on pré-
« tend l'accabler; repoussez loin
« de son sol les ennemis de votre
« pays : et si Dieu vous conserve

« la vie jusqu'à des jours plus pros-
« pères, quel est celui alors qui
« dans son cœur osera, malgré les
« préjugés de sa naissance, de
« son éducation, ou les opinions
« du parti qu'il avait embrassé,
« réprouver vos actions, ou con-
« damner votre conduite : et pré-
« tendre que, militaire, vous avez
« eu tort d'exécuter les ordres de
« vos chefs militaires, et de ne pas
« violer le serment que vous aviez
« fait de leur obéir ?

« Les crimes mêmes dont vous
« avez été témoin, ne laisseront
« pas dans votre ame un souvenir
« aussi déchirant ; puisque, bien
« loin de les avoir secondés direc-
« tement ou indirectement, vous

« aurez été assez heureux pour en
« prévenir un grand nombre.

« Si dans ce combat la France
« succombe, ceux qui l'auront
« vaincue estimeront en vous un
« ennemi plein de vertu et de cou-
« rage : si elle sort victorieuse de
« cette terrible lutte, vous foulerez
« avec orgueil cette terre natale qui
« vous comptera au nombre de ses
« glorieux défenseurs. »

Eugénie avait cessé de parler, qu'Albert écoutait encore ; il ne pouvait revenir de son étonnement. Cet ascendant d'une raison supérieure, l'éloquence entraînante de cette voix si douce qui pénètre le cœur et le persuade, semblaient lui

avoir ôté la façulté de répondre. L'amour et l'admiration étaient alors les seuls sentimens qui le dominaient : Tel Milton nous peint le premier des hommes recueillant avec avidité les discours de l'ange du Seigneur, et croyant encore entendre ses paroles célestes lorsqu'elles eurent cessé de retentir à ses oreilles.

Eugénie elle-même, confuse de la chaleur qu'elle avait mise dans ses discours, ajouta, après un instant de silence : « Ce n'est pas à moi, « monsieur, à diriger votre con-« duite, à former votre opinion : « vous m'avez demandé la mienne, « je vous l'ai dit, et je ne prétends « pas lui donner, auprès de vous,

« plus de poids et d'importance « qu'elle ne mérite (1). — Oh ! que « vous savez bien, lui répondit « Albert, tout le poids et l'impor- « tance que peuvent avoir sur moi « jusqu'à vos moindres desirs; chère « Eugénie, différez ce départ qui « me tue, et vous verrez alors Al- « bert, faire tout ce qui sera néces- « saire pour se rendre digne de « vous. »

Eugénie et moi, ainsi qu'on peut bien penser, restâmes. Dès le len-

(1) C'est au moment même qu'Eugénie est le plus sûre de son triomphe et de son entier ascendant sur Albert, qu'elle paraît le plus en douter. Ce trait de coquetterie est précieux, et nous prouve bien qu'une femme, fût-elle un ange, est toujours femme. Albert ne s'y trompe pas. (*Note de l'éditeur.*)

demain même, Albert, sous le prétexte que les devoirs de son état employaient tout son tems, donna sa démission de capitaine de sa compagnie, et de président de sa section. Il ne reparut plus ni à l'une ni à l'autre; sa qualité d'officier de génie l'exemptant du service militaire, auquel tous les citoyens de Paris étaient alors assujétis.

Ses rivaux en popularité qui, jaloux de ses succès, commençaient à tramer des intrigues contre lui, furent enchantés de sa résolution, et la louèrent comme un acte de dévouement et de patriotisme. Ses chefs, qui avaient été les amis de son père, et qui avaient cessé de le voir lorsqu'ils l'avaient vu

revêtu des dignités populaires, le comblèrent d'amitié, et lui témoignèrent combien ils étaient charmés de son changement. Pour lui en faire sentir encore la sagesse, ils ajoutèrent aux raisons qu'Eugénie avait alléguées, toute l'autorité qu'y apportaient leur âge, leurs vastes connaissances, et leur longue expérience.

Albert n'était distrait par aucune des fonctions pénibles, qui depuis si long-tems employaient toutes ses journées, et même une partie de ses nuits. Il mit en usage tout ce que l'esprit, les talens et l'amour peuvent inspirer de plus aimable et de plus séduisant pour s'assurer de la possession du cœur d'Eugénie.

La convalescence de sa mère avançait : mais elle ne pouvait encore sortir, et il avait coutume, pour soulager l'ennui qu'entraîne après elle une aussi longue réclusion, de chanter quelques airs en s'accompagnant sur le piano. Nous l'écoutions toujours avec un nouveau plaisir. Mais comme il n'avait jamais vu Eugénie s'asseoir au piano, il croyait qu'elle ignorait entièrement la musique, et ne lui avait jamais proposé de chanter, de peur de lui causer, par une question indiscrète, de l'embarras et de la confusion.

Un jour, après qu'Albert eut achevé une longue et bruyante sonate, je priai Eugénie de jouer

quelque chose à son tour. Quelle fut la surprise d'Albert lorsqu'il vit Eugénie, parcourir le clavier de ses doigts délicats, tirer ensuite de son porte-feuille un papier sur lequel se trouvaient seulement tracées quelques notes de musique, et chanter sur un air qui pénétrait l'ame, la romance suivante :

ROMANCE.

Si dans ce séjour de douleur,
Croyez-en la triste Eugénie,
On peut goûter quelque bonheur,
C'est auprès d'une mère chérie.

Que demande ce faible enfant
Qui vient de connaître la vie?
Qu'implore-t-il par son cri perçant?
Le soutien d'une mère chérie.

Voyez cet amant désolé,
Que trahit une fausse amie!
Il sera bientôt consolé,
S'il possède une mère chérie.

La jeune fille, sans l'époux
Dont elle pleure la perfidie,
Appaise ses tourmens jaloux
Dans les bras de sa mère chérie.

Heureuse par notre bonheur,
Et par nos peines attendrie,
Est-il un sentiment du cœur
Que n'éprouve une mère chérie?

L'attrait des plaisirs séducteurs,
Le doux séjour de la patrie,
La gloire, les biens, les honneurs,
Qu'est-ce auprès d'une mère chérie?

Dieu de bonté, que tous les jours
Par mes prières je supplie;
Tu m'as donc ravi pour toujours
Une mère tendre et chérie!

Mais à mes pleurs compatissant,
Tu rends à la triste Eugénie,
Tu rends, ô mon Dieu tout-puissant!
L'amitié d'une mère chérie.

Jamais personne n'a pu entendre sans la plus vive émotion chanter Eugénie : que l'on juge donc de l'impression que dût faire cette romance douloureuse, sur moi qui s'y trouvait désignée d'une manière

si attendrissante ; sur cette respectable mère, que les soins d'un fils et d'Eugénie venaient d'arracher à la mort qui la menaçait ; sur Albert enfin, qui pour la première fois entendait les sons enchanteurs, les sons attendrissans de cette voix céleste, exprimer d'une manière si vrai, ses propres sentimens. Nous pleurâmes tous ; et ceux qui n'ont point versé de semblables pleurs, ne peuvent en connaître le charme, et ne sauraient comprendre qu'au moment où on les répand le cœur y trouve un tel délice, qu'il ne voudrait point échanger ce plaisir mélancolique contre les joies les plus vives.

Eugénie, lorsqu'elle eut fini de

chanter, continua toujours à tirer du piano des sons doux et plaintifs, comme pour adoucir ce que l'amertume de ses regrets pouvait avoir de trop triste. Elle cessa entièrement, et Albert, les yeux en pleurs, et comme saisi d'un saint respect, se mit à genoux et joignit les mains en la regardant.

Ainsi se passèrent, dans les ravissemens d'un amour mutuel, quelques mois, durant lesquels la sanglante anarchie qui déchirait la France, fit les plus effrayans progrès. Combien alors Albert, le cœur déchiré par les maux de sa patrie, ne remercia-t-il pas Dieu d'avoir été à tems arraché, par Eugénie, hors des rangs de ceux que

la fureur toujours croissante de leur parti, avait entraînés dans des crimes qu'ils n'auraient autrefois envisagés qu'avec horreur.

Mais bientôt Albert reçut l'ordre de ses supérieurs, de se rendre à l'armée des Pyrénées, où plusieurs de ses confrères venaient de succomber sous les coups des espagnols.

Il me demanda de vouloir bien ne pas m'opposer à ce qu'il épousât Eugénie avant son départ, si elle voulait y consentir. Je lui représentai que le père d'Eugénie existait peut-être encore; qu'elle ne dépendait pas seulement de sa volonté, et de la mienne. Je ne lui dis

rien des richesses qu'elle possédait, incertaine si jamais Eugénie pourrait en recouvrer la propriété.

Ces objections augmentèrent encore l'affliction que causait à Albert une aussi triste séparation, et il ne partit pas sans de mortelles inquiétudes pour notre sûreté: elles n'étaient que trop bien fondées.

Tandis qu'Albert déployait contre les espagnols ses talens et sa bravoure, et que chéri, estimé de toute l'armée, il s'était élevé aux premiers grades de son corps; un scélérat, tout puissant alors, aperçut Eugénie, en devint amoureux, eut l'audace de me la demander en mariage; et sur mon refus*, nous

fûmes toutes les deux incarcérées. Madame Albert fut aussi enveloppée dans notre proscription.

Je ne parlerai pas de cette triste époque de notre histoire.... notre mort paraissait certaine.... tous ceux qui entraient à cette époque dans les demeures où ces assassins féroces entassaient leurs victimes, semblaient voir écrite sur le seuil de leur prison, l'inscription terrible que le Dante a placée à la porte de l'enfer :

« Lassat 'ogni speranza, voi che 'ntrate. »
« Vous qui allez entrer déposez ici l'espérance. »

Eugénie s'élevant au-dessus d'elle-même, soutint mon courage en me rappelant qu'il était une espé-

rance plus précieuse, que celle qui résulte de la vaine poursuite du bonheur passager de cette vie mortelle.

Sans elle, sans ses sublimes exhortations, accablée par l'idée de voir trancher le cours de ses belles destinées, de me voir frustrer du fruit des peines et des soins qu'elle m'avait coûté, au moment même où ils paraissaient devoir être couronnés par les plus heureux succès; je me serais abandonnée à toute ma douleur, j'aurais désespéré, je crois, de la justice et de la miséricorde de Dieu.

Aussitôt qu'Albert sut notre incarcération et celle de sa mère, il demanda un congé, et se rendit à

Paris ; mais son caractère bouillant et impétueux était incapable d'employer les ménagemens qui eussent été nécessaires, et toutes ses démarches n'aboutirent qu'à se faire lui-même emprisonner.

Cependant, un jour, la mort menaça de sa faulx quelques-uns de ceux qui les premiers avaient armé son bras cruel... la peur leur tint lieu de courage... et le glaive des échafauds cessa de dévorer ses victimes. On parla de rouvrir les prisons.

Le 15 thermidor, six jours après celui dont je parle, M. P***., riche banquier, vint me trouver dans le lieu où j'étais avec mon Eugénie, et m'annonça que nous étions li-

bres. Il me remit en même-tems une lettre de M. Simpson qui m'était adressée. Ce dernier me mandait que, de retour de ses possessions dans les îles, il était dans les plus mortelles inquiétudes sur sa fille et sur moi, et que, si nous existions encore toutes les deux, il me priait de passer sur-le champ en Angleterre, et de venir le rejoindre. Il m'annonçait en même tems que le banquier, qui me remettrait cette lettre, était chargé de me donner toutes les sommes qui me seraient nécessaires, et de pourvoir à tous mes besoins et à ceux d'Eugénie.

En effet, nous trouvâmes à la porte une voiture où nous montâmes. M. P*** nous conduisit

dans une maison richement meublée, en nous apprenant que nous étions chez nous ; et nous présenta deux domestiques et deux femmes-de-chambre qu'il avait provisoirement arrêtés pour nous servir.

A peine fûmes-nous libres, que nous nous informâmes de la prison où étaient renfermés madame Albert et son fils.

M. P***, à qui nous communiquâmes nos desirs à ce sujet, fit avec nous toutes les démarches; et au moyen de l'argent qu'il répandit (car après avoir trafiqué de la vie des hommes, ceux qui étaient alors en place trafiquaient encore de leur liberté), nous ramenâmes chez nous, au bout de quelques

jours, le jeune Albert et sa mère, qui se trouvaient incarcérés dans deux endroits différens.

La joie qu'Albert éprouva, en recouvrant sa liberté, et en revoyant Eugénie, fut considérablement troublée par l'inquiétude que lui causait la nouvelle de l'arrivée de M. Simpson en Europe, l'opulence dont il était témoin, et plus, que tout le reste, l'idée de notre départ prochain pour l'Angleterre, qui nécessitait une nouvelle séparation.

Eugénie qui jugeait d'après elle tout ce qui devait se passer dans le cœur de son amant, était à son égard plus tendre et plus affectionnée que jamais, et ne gardait en-

vers lui d'autre réserve que celle que commandaient impérieusement et son sexe, et son âge.

Munies de passe-port français, et d'une permission de lord Grenville, pour entrer en Angleterre, nous partîmes accompagnées d'Albert, qui nous conduisit jusqu'à Calais. Nous devions faire voile dans un bâtiment prussien, qui était soi-disant chargé pour Hambourg; mais qui se rendait en droite ligne à Douvres. Les vents nous retinrent deux jours, durant lesquels Albert ne quitta pas un instant Eugénie. Il était plongé dans la plus profonde mélancolie, et il ne pouvait, de tems en tems, s'empêcher de répandre des larmes.

La veille de notre départ, nous fûmes nous promener sur la jetée du port; il était tard, aucun souffle n'agitait l'air, la pâle lumière de la lune éclairait les immenses solitudes de la mer, qui ne présentait qu'une surface unie et immobile.

« Promettez », dit Albert à Eugénie (comme si ce spectacle d'une nature imposante, lui eût révélé la présence du Dieu tout-puissant, témoin du serment qu'il exigeait d'elle); « promettez à Albert, « triste et désespéré, que j'obtien- « drai votre main, aussitôt qu'il « me sera permis d'aller vous re- « joindre. »

« Ecoutez-moi, mon ami », lui

répondit-elle, avec un son de voix à-la-fois tendre et mélancolique; « je « connais peu mon père, j'ai presque « toujours vécu loin de lui; mais « jusqu'à l'âge de dix ans, je n'ai « point quitté ma mère. A son lit « de mort, toute jeune que j'étais, « elle me fit promettre de ne jamais « me marier sans le consentement de « cet époux chéri qui avait fait son « bonheur. Elle me fit promettre « de lui accorder toute la tendresse « que je lui portais, et de respec- « ter sa volonté comme la sienne. « J'étais bien jeune alors, Albert, « et je ne vous connaissais pas; « mais cette promesse que je fis à « Dieu et à ma mère mourante, « n'est jamais sortie de ma mémoire, « et n'en sortira jamais. L'amour

« que vous m'avez inspiré n'a pu
« me la faire oublier, et ne me la
« fera jamais violer. Je ne promets
« donc de vous épouser qu'autant
« que mon père y consentira. Mais
« je jure à Dieu qui m'entend,
« devant ma seconde mère ici pré-
« sente, devant Albert que j'aime,
« de n'engager jamais ma foi à au-
« cun autre qu'à Albert. »

Albert serra Eugénie dans ses bras, et pressa, pour la première fois, de ses lèvres, cette bouche adorée qui venait de prononcer le serment d'amour. Il me parut alors que Dieu, du haut du ciel, jetait sur ces deux amans un regard de bienveillance; et dans la fervente prière que je lui adressai, il me

sembla entendre une voix secrète qui me répondit : *Ils seront heureux.*

Cependant M. Simpson, à qui la révolution française avait inspiré contre tous les français une sorte d'aversion, n'apprit qu'avec peine la liaison qu'Eugénie avait formée. Il n'en voulait point à sa fille, mais à moi qui l'avait soufferte ; et la peine qu'il en ressentait se tourna en une espèce de ressentiment contre moi. Mais de quoi ne triompherait pas la douceur, la résignation de mon Eugénie ? quel cœur ne gagnerait-elle pas ? quel esprit pourrait résister aux séductions du sien ? quelle raison enfin ne sentirait le besoin de se sou-

mettre à la sagesse de la sienne ?

Au bout de trois mois, M. Simpson consentit à son mariage avec Albert, avant même d'avoir vu ce dernier; mais ce ne fut cependant, qu'après qu'Eugénie eut promis qu'elle ne le quitterait jamais, et avec la condition que son mari ferait le serment de ne jamais l'éloigner de lui. Ce bon père sentait que sa fille était devenue absolument nécessaire à son bonheur, à son existence même.

Le ministère anglais ayant envoyé en France un ambassadeur, durant la trêve qui eut lieu entre la France et l'Angleterre, l'empressé Albert se rendit à Londres avec sa mère; et dans une chapelle

catholique, on célébra l'auguste cérémonie qui consacrait l'union du couple le plus vertueux qui se soit jamais incliné devant l'autel du Seigneur.

A peine Albert eut-il goûté l'ineffable bonheur d'une union si désirée et les jouissances d'un amour si souvent traversé, que les espérances de paix et de rapprochement s'évanouirent, et que la guerre recommença entre les deux nations. Albert, indépendant, à la tête d'une grande fortune, ivre d'amour, eut le courage de quitter une épouse adorée et enceinte de deux mois, un pays calme, tranquille, pour rentrer dans sa patrie agitée, venir lui offrir le tribut

de ses talens et de son courage, et obéir à l'ordre de ses chefs qui le rappelaient.

M. Simpson avait conçu une forte amitié pour son gendre; mais ce trait d'héroïsme ravit son admiration, et il croyait exprimer tout ce qu'il sentait en disant qu'Albert était digne d'être anglais.

Il se fit donc encore une troisième séparation, et je laisse à juger laquelle des trois fut la plus cruelle. M. Simpson, Eugénie, moi et madame Albert, nous conduisîmes Albert jusqu'à Douvres, où il s'embarqua.

On doit juger combien les momens dûrent paraître longs pour

Eugénie ; avec combien d'impatience elle attendait des nouvelles du continent ! avec quels inquiétudes, quelles transes mortelles elle les recevait !

Elle mit au jour un fils qu'elle nourrit, et les soins qu'il exigeait d'elle servirent à adoucir les tourmens de cette longue attente.

M. Simpson, en véritable anglais, se réjouissait du projet extravagant des français de franchir les Alpes, et riait beaucoup en disant qu'infailliblement ils s'y casseraient le cou. Eugénie ne pouvait alors s'empêcher d'avoir un peu d'humeur contre son père, qui n'ignorait pas que son époux faisait partie de cette armée, dont il désirait la défaite.

Mais M. Simpson paraissait fort tranquille sur son compte, et répétait sans cesse, que son gendre était un coquin de français qui saurait ensorceler jusqu'aux boulets de canon.

Bientôt nous reçûmes, avec une lettre d'Albert, la nouvelle des étonnantes victoires des français en Italie. La paix continentale qui eut lieu peu après, rendit désormais inutiles les services d'Albert; et convaincu qu'il avait suffisamment payé la dette qu'il devait à sa patrie, le gouvernement français accepta sa démission. On lui offrit une pension de retraite qu'il refusa; et malgré la guerre qui durait encore avec l'Angleterre, il obtint la per-

mission secrète de se rendre auprès de son épouse. Il arriva, et Eugénie lui présenta son fils chéri, mis au monde et élevé durant le tems que son père courait les plus grands dangers.

M. Simpson est plus que jamais enthousiaste de son gendre, qu'il aime presqu'autant que sa fille ; cependant, malgré ce sentiment et la paix qui a eu lieu entre la France et l'Angleterre, il se permet souvent des boutades injurieuses contre les français. Je lui rappelle alors qu'Albert est un français, et que son Eugénie, née d'une mère française, élevée en France par une française, ne peut, à cause de lui, être regardée seulement comme an-

glaise ; que nos deux patries y ont des droits au moins égaux. Eugénie regarde alors en souriant, son père qui, pour toute réponse, se contente de sourire, et de l'embrasser.

Mais il est tems de terminer : le plaisir de parler de mon Eugénie a déjà peut-être trop alongé ce récit. Ce n'est pas là cependant le seul motif qui me l'a fait entreprendre; et je serai satisfaite si on trouve que, peu propre à servir d'amusement à l'homme oisif, ou à caresser l'imagination du voluptueux, il fait éprouver au cœur de douces émotions, et suggère à l'esprit d'utiles réflexions.

FIN.

OUVRAGES nouvellement publiés chez DENTU, *Imprimeur-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois*, nº. 240.

Voyage de la Troade, fait dans les années 1786 et 1787, par J. B. Lechevalier, Membre de la Société des sciences et arts de Paris; du Lycée de Caen, des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid; troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Trois vol. in-8º., ornés d'un Atlas de trente-sept planches, gravées par les premiers artistes, avec l'analyse raisonnée de toutes les Vues, Cartes, Plans et Médailles, formant 16 pages d'impression sur papier Jésus.
Papier carré fin d'Auvergne de 20 livres, Prix 25 fr.
Papier double, façon Hollande, premières épreuves, 36 fr.
Papier grand-raisin double superfin vélin, de Lagarde et Raffy, dont il n'a été tiré que ving-cinq exemplaires, figures avant la lettre, cartonnés à la *Bradel*, 66 fr.

Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, par le même, 2 vol. in-8.º sur papier carré fin d'Auvergne, caractères cicéro *Didot*; orné de six belles cartes, 9 f.
Papier vélin, 14 f. *Idem*, avec les Cartes enluminées, 20 f.

Voyages d'Alexandre Mackenzie, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale; faits en 1789, 1792 et 1793; le premier de Montréal au fort Chipiouyan et à la mer Glaciale; le second du fort Chipiouyan jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique; précédés d'un tableau historique et politique sur le commerce des pelleteries dans le Canada; traduit de l'anglais, par J. B. *Castéra*, avec des notes et un itinéraire tirés en partie des papiers du vice-amiral *Bougainville*; 3 forts vol. in-8º. sur carré fin, ornés du portrait de l'auteur, et de trois grandes cartes gravées par B. *Tardieu*, revues et corrigées par M. *Buache*, membre de l'Institut national de France, 16 f.
Idem, papier vélin d'Annonay, 32 f.

Voyage de Frédéric Hornemann, dans l'Afrique septentrionale, depuis le Caire jusqu'à Mourzoùk, capitale du royaume de Fezzân; suivi d'un Mémoire du major Rennel, sur la Géographie de l'Afrique, etc. Traduit de l'anglais. Augmenté de notes et d'un *Mémoire* sur les Oasis, composé principalement, d'après les auteurs arabes, par L. M. Langlès, membre de l'Institut national, conservateur des manuscrits orientaux de la

Bibliothèque nationale de France, et professeur de persan à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes; deux parties in-8.o, sur carré fin, orné de belles cartes gravées par *B. Tardieu*, sous la direction de M. *Buache*, 9 f.

Idem, papier vélin d'Annonay, 18 f.

Voyage à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale, fait dans les années 1794 à 1798, contenant un Tableau historique de la Louisiane, des observations sur son climat, ses riches productions; le caractère et le nom des sauvages; des remarques importantes sur la navigation; des principes d'administration et de gouvernement propres à cette Colonie; par B*** D***. 1 vol. in-8.o, orné d'une belle carte, 5 f.

Héliogabale, ou Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs, 1 gros vol. in-8.o sur carré superfin, orné d'une belle gravure, dessinée par *Guérin*, 6 f.

— pap. vélin superfin d'Annonay, 12 f.

Faune Parisienne, (INSECTES) ou abrégé de l'histoire des Insectes des environs de Paris, d'après la méthode de Fabricius, contenant la description d'un grand nombre d'espèces et de genres nouveaux; précédé d'un discours renfermant un abrégé d'Entomologie et une introduction aux principales méthodes; par C. A. *Walckenaer*, de plusieurs sociétés savantes, 2 gros vol. in-8o. accompagnés de planches gravées en taille douce. 12 fr.

Le Valet du Fermier, poëme champêtre; par Robert Bloomfield, traduit de l'anglais par A***; 1 vol. in-12, sur papier carré superfin d'Augoulême, orné de dix jolies gravures, 2 f. 50 c. *Idem*, papier vélin d'Annonay, 5 f.

Les Abdérites, ouvrage historique et critique, suivis de la Salamandre et la Statue; traduit de l'allemand de Wieland; 3 vol. in-8.o sur carré fin d'Auvergne, 9 f.

Idem, papier vélin d'Annonay, 18 f.

Vie Polémique de Voltaire, et histoire de ses proscriptions; suivie des pièces justificatives, par G***y; 1 v. in-8.o 4 f. *Idem*, papier vélin, 8 f.

Soirées de Ferney, ou Confidences de Voltaire, recueillies et publiées par un ami de ce grand homme, 1 vol. in-8.o 3 f. *Idem*, papier vélin, 6 f.

Ces deux ouvrages n'ont été tirés qu'à un très petit nombre d'exemplaires.

Armand et Angéla, roman original, 4 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 7 f. 50 c.

Ladouski et Floriska, ou les Mines de Cracovie, *roman polonais*, par L***, 4 vol. in-12, ornés de jolies gravures, 6 f.

Constantine, ou le Danger des préventions maternelles, par M. A.; 3 vol. in-12, fig. 6 f.

Eugénie; avec cette épigraphe : « Je veux te montrer le « bonheur réservé à la vertu. » 1 vol in-12, 1 f. 50 c.

La Fille du hameau, par REGINA-MARIA ROCHE, auteur des Enfans de l'Abbaye, etc.; nouvelle édition, 4 vol. in-18, fig. 4 f.

Description historique et géographique de l'Indostan, par J. RENNELL, ingénieur-général du Bengale; traduit de l'anglais par J. B. BOUCHESEICHE, sur la septième et dernière édition, à laquelle on a joint des Mélanges historiques et statistique sur l'Inde, par J. CASTÉRA; 3 v. in-8.° sur carré fin, ornés d'un superbe atlas in-4.° composé de onze cartes revues par M. Buache, 21 f.
Idem, papier vélin grand-raisin, 42 f.

Voyage en Hongrie; précédé d'une Description de la ville de Vienne et des jardins impériaux de Schœnbrun; par ROBERT TOWNSON; publié à Londres en 1797, traduit de l'anglais par CANTWEL; 3 vol. in-8.° sur carré fin, enrichis de la Carte générale de la Hongrie et de dix-huit planches gravées en taille-douce, 15 f.
Idem, papier vélin, 30 f.

Histoire Secrète de la Révolution française, depuis la convocation des Notables jusques et compris la bataille de Marengo, le congrès d'Amiens et le traité de paix définitif, par François Pagès; 7 vol. in-8.° 30 f.

Voyage à la côte occidentale d'Afrique, fait dans les années 1786 ~~et 1787~~, par L. DEGRANDPRÉ; 2 vol. in-8.° ornés de 11 planches, 12 f.
Idem, papier vélin, fig. avant la lettre, 24 f.

Voyage dans l'Inde et au Bengale, par le même, 2 vol. in-8.°, avec 7 planches, 10 f.
Idem, papier vélin, fig. avant la lettre, 24 f.

Voyage dans l'Afrique méridionale, fait en 1797 et 1798; par BARROW; 2 vol. in-8.o, avec cartes, 10 f.
Idem, papier vélin, 20 f.

Voyage de Browne dans la haute et basse Egypte, fait depuis 1792 à 1798; 2 vol. in-8.o, 12 f.; papier fin d'Angoulême, 17 f.
Idem, vélin, 24 f.

Sous presse.

Géographie Universelle, rédigée sur un nouveau plan; par J. PINKERTON, avec un atlas de quarante-cinq planches.

On enverra le prospectus de cet ouvrage aux personnes qui le desireront.

Œuvres de Bitaubé, membre de l'Institut national de France, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse; contenant: l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, avec des remarques; précédées de réflexions sur Homère et sur la traduction des poëtes; 6 vol. in-8.o; quatrième édition, revue et corrigée.

Joseph, poëme en IX livres; 1 vol. in-8.o, 7.e édition, revue.

Les Bataves, poëme en X livres; 1 vol. in-8.o; nouvelle édition, entièrement refondue.

Herman et Dorothée, poëme de Gœthe; suivi de plusieurs pièces qui n'ont point encore parues.

Les personnes qui desireront notre Catalogue général, voudront bien nous en faire la demande.

